



POUR SURVIVRE, L'HUMANITÉ DOIT CHANGER SON COMPORTEMENT : LES 21 ATTRIBUTS DE LA VITALITÉ CULTURELLE

Octobre 2016
JON HAWKES

Il a été fascinant, ses 15 dernières années de voir comme le titre de ma maigre monographie s'est converti en slogan d'un mouvement disséminé dans le monde entier. Outre la rédaction de certains arguments pour étoffer une phrase qui existe déjà, ma contribution à la lutte toujours actuelle pour donner une place à la culture sur la table de travail de la planification a été relativement mineure.

Surtout, il est l'heure d'honorer et célébrer les efforts et accomplissements extraordinaires de la Commission Culture de CGLU dans le soutien et la promotion de l'action et des politiques culturelles et d'applaudir les abondantes et remarquables initiatives culturelles constructives dont de nombreux membres de CGLU sont les auteurs.

Mais c'est aussi, du moins pour moi, un moment propice pour réfléchir à ce qui a réellement été adopté du plaidoyer contenu dans ce livre. Malheureusement, je dois reconnaître que mon argument de fond a été soit négligé, soit incompris, soit rejeté voire abandonné de par sa complexité.

Ceux et celles qui ont creusé au-delà du titre se souviendront que le principal propos de mon discours était de contribuer au développement d'un cadre de planification publique plus efficace et mieux intégré. Oui, le « quatrième pilier » est devenu, dans une certaine mesure, une part régulière de la rhétorique planificatrice, mais il est de plus en plus clair que, tandis que la phrase soulignait la nécessité de prendre en compte les comportements et croyances des individus qui seront touchés par les impacts de ces plans, elle n'a pas éclairci les théories ou méthodologies utilisées pour développer des cadres de planification cohérents. Cela a plutôt créé davantage de confusion.

Sans doute due au fait que la plupart des efforts de la nouvelle vague des « culturistes » semblaient largement se diriger vers la tentative d'établir :

- la « culture » comme ayant une valeur en soi et de soi (no loin du sens que lui attribue Matthew Arnold, et qui signifie civilisation) ;
- le « secteur culturel » comme un aspect essentiel et productif de l'économie.

Même si les efforts en ce sens peuvent être utiles, je pense qu'ils tombent dans certains pièges :

-
- l'une des conséquences – peut-être inévitable – d'avoir tenté de formuler, en agissant en conséquence, un champ discret de fonctions culturelles, est peut-être d'avoir isolé le focus et l'énergie culturelle dans un autre silo (pilier), tourbillon autoréférentiel du paysage.
 - l'« économisation » de la culture, au-delà de simplement encourager à la marchandisation de l'activité culturelle (en la rendant plus facile à quantifier), implique que les indicateurs conçus pour l'évaluation de la culture soient tous numériques et considérablement financiers : les perspectives deviennent alors biaisées.

Il existe une tendance à concentrer l'énergie de l'élaboration des politiques publiques sur la « culture », comme s'il s'agissait d'un secteur industriel de l'économie, en générant des produits pour le marché. Tandis que la communication, le divertissement, l'éducation, la publicité et les affaires intérieures ne sont habituellement pas inclus dans les limites du secteur culturel/créatif, le reste (arts du spectacle, les nouveaux médias, les arts plastiques, la littérature et l'édition, les galeries, les musées et le patrimoine) est vu de façon institutionnelle. C'est-à-dire comme des constructions enclavées, un secteur imaginé satisfait de s'auto-sélectionner et de s'installer sous sa propre coupole (dans son propre silo).

La confusion s'est exacerbée par le mélange d'au moins une demi-douzaine de concepts de la culture :

- La culture comme part de l'explication/définition/description du monde/réalité (nature/culture, biologie/culture)
- La culture comme un mode de vie
- La culture comme la production, la distribution et la consommation de biens « créatifs »
- La culture comme indicateur de la civilisation avancée
- La culture comme élément ultime (c'est-à-dire en tant que composante de coût/valeur d'une activité)
- La culture comme le titre de l'une des quatre perspectives selon lesquelles examiner les plans



Il n'y a rien à reprocher à ces conceptions. Le problème réside dans leur confusion, et la supposition que la « culture » est, en soi ou de soi, un « bien ». Dans mon livre, j'écrivais : « La **vitalité** culturelle est aussi essentielle à une société saine et durable que l'équité sociale, la responsabilité environnementale et la viabilité économique. Pour que la planification publique soit plus efficace, sa méthodologie doit inclure un cadre intégré d'évaluation culturelle similaire à ce qui est développé pour l'évaluation des impacts sociaux, environnementaux et économiques. » The Fourth Pillar (Summary pvii).

Pourquoi ai-je choisi d'employer « vitalité » pour qualifier la culture ?

Encore une fois, j'écrivais dans mon livre :

« Un nourrisson bruyant est un nourrisson en bonne santé. Le cliché de l'éducation des enfants renferme une très forte composante de vérité lorsqu'il est appliqué à la culture. Peu importe que les valeurs [et le comportement] d'une société soient louables (sa culture), elles ne sont rien si la société manque de vie, de vitalité, de dynamisme et de débat public démocratique.

« La culture est un organisme fragile et délicat. Elle peut facilement s'atrophier, se fragmenter, devenir hiérarchique, exclusive, paresseuse, suffisante, impérialiste, passive ou unidimensionnelle. Être en bonne santé requiert un soin constant, ce qui devrait être l'objectif de l'intervention publique culturelle. Pas tant un focus sur le progrès, le développement ou l'excellence que sur la **vitalité** :

- la culture jaillit avant toute chose de l'interaction humaine - les produits tangibles de ces interactions, peu importe leur caractère merveilleux, sont en fin de compte secondaires dans les échanges quotidiens entre les gens ;



-
- fabriquer la culture est un événement quotidien public, pas seulement dans les écoles, les médias, les maisons de la culture, mais aussi dans les rues, les boutiques, les trains et les cafés ;
 - nos agissements nous définissent, ce processus public sans fin est la signature de la société.

« ... La culture n'est pas un entassement d'artefacts, c'est nous, les vivants, la somme vibrante de nous tous.

« Les manifestations de la vitalité culturelle sont à l'opposé de la liste précédente : diversité solide, cohésion tolérante, égalitarisme multidimensionnel, inclusion pleine d'empathie, créativité énergique, curiosité large d'esprit, indépendance affirmée, santé de fer. De tels attributs nous aideront à créer un avenir qui nous assurera la reconnaissance de nos enfants. » The Fourth Pillar (p.22-23).

Au-delà de ce dernier petit paragraphe, ce que je n'ai pas fait dans la monographie a été d'identifier ce qui pourrait être vu comme les ingrédients de la vitalité culturelle. Je saisis donc l'opportunité pour le faire, les (vingt-et-un) comportements optimaux qui peuvent mener à une vie sociale saine et continue sont :

Une culture ouverte qui :

- est accueillante et hospitalière envers les étrangers et les idées étrangères ;
- est ouverte dans le sens d'être réceptive et d'être transparente ;
- est polie, courtoise et aimable.



Une culture engagée :

dont les citoyen-ne-s participent activement à tous les aspects faiseurs de sens, de la production artistique à l'autonomie ;

dont les membres ne s'engagent pas simplement avec des outils ou des idées mais envers les uns et les autres ;

dont les membres sont connectés plutôt qu'isolés, atomisés et aliénés ;

dont les membres s'engagent activement dans les processus de détermination (c'est-à-dire de gouvernance) ;

ET une culture qui est engagée auprès d'autres cultures.

Une culture robuste qui :

se délecte des discussions ;

est bruyante, vociférante et énergique ;

est dévouée au débat « permanent », en particulier sur les questions du vivre ensemble.

Une culture riche au sein de laquelle :

la question « qu'est-ce qui compte ? », est une question du débat public universel et continu ;

les valeurs sont prises au sérieux et leur développement est nourri ; pas en tant que règles gravées dans la pierre, mais en tant que sphère dynamique et fluide de la conscience publique où les héritages et les aspirations s'entrechoquent et négocient constamment ;

il existe un engagement répandu envers le débat public continu concernant la « vertu civique », les droits humains, la démocratie, le bien-être, la diversité...

Une culture authentique :

où l'appropriation, l'auto-gouvernance et la détermination de la production culturelle sont étendues ;

où il est communément reconnu que la liberté et l'indépendance dépendent de la démocratie culturelle ;

qui reconnaît que la propriété d'une chose a pour condition fondamentale que l'on ait fabriqué cette chose de ses propres mains. Embaucher des expert-e-s marche pour réparer la plomberie mais pas pour l'établissement de l'unité de chacun-e.

Une culture diversifiée qui :

épouse la différence : « De la même manière que la biodiversité est une composante essentielle de la durabilité écologique, la diversité culturelle est essentielle à la durabilité sociale. Les valeurs diverses ne doivent pas être respectées uniquement parce que nous sommes des gens tolérants, mais parce que nous devons disposer d'un groupe de différentes perspectives en

vue de survivre, de s'adapter aux conditions changeantes, pour étreindre l'avenir. » (The Fourth Pillar)

L'homogénéité mène au désastre (et à l'ennui). Même l'économie reconnaît, du moins en théorie, la nécessité de la diversité.

Une culture inclusive :

qui reconnaît que nous sommes tou-te-s dans le même bateau et que nous avons tou-te-s le droit et l'obligation de nous impliquer plus activement dans la prise de décision ;

au sein de laquelle l'idée de communauté est prise au sérieux et l'égalitarisme n'est pas un gros mot.

Une culture respectueuse au sein de laquelle :

sa propre diversité et ses personnes diverses sont honorées et aimées ;

le processus de gouvernance est pris au sérieux (dans le sens d'être prêt-e-s à s'engager plutôt qu'à servir).

Une culture curieuse qui :

ne cesse jamais de s'interroger sur pourquoi, comment, où, quand et qui. «Qu'est-ce que c'est », « Je me demande ce qui se trouve là-dessous ? », «Pourquoi est-ce ainsi ? », « Et si ? », « À qui est-ce utile ? »

Une culture créative qui reconnaît :

la fonction et la valeur de la pratique artistique ;

le potentiel de tou-te-s ses membres à s'engager de manière constructive dans l'activité artistique.

Une culture sceptique qui :

reconnaît le besoin d'une pensée antagoniste. Nous ne parviendrons jamais à l'exactitude même, mais le presque exact ne sera pas toujours cantonné au presque exact ;

célèbre le besoin d'une dissidence constante, avec le questionnement permanent de toutes les solutions et de tous les résultats. Il existe toujours une alternative, un autre point de vue.

Une culture analytique au sein de laquelle :

les valeurs et les aspirations sont constamment et publiquement réexaminées et exprimées ;

la révision est constamment à l'œuvre ;

les fossés inévitables entre aspirations et aboutissements, valeurs et comportement, plans et résultats sont examinés publiquement et avec attention;

il existe un examen ouvert et continu de tous les aspects de la gouvernance, garantissant que les résultats des initiatives publiques sont compris et qu'on tire les leçons des erreurs passées.

Une culture érudite au sein de laquelle :

le savoir est disséminé et démocratisé ;
on reconnaît la nécessité d'encourager un engagement actif et créatif avec des idées, l'art et des valeurs dès le plus jeune âge jusqu'à la fin de nos vies ;
il existe une aide universelle fournie aux citoyen-ne-s qui souhaitent se doter des compétences pour s'engager.

Une culture téméraire qui :

qui a l'assurance et le courage d'expérimenter, de poser des questions délicates, d'admettre les erreurs, de sembler ridicule, de faire face à l'inconnu.

Une culture synthétisante :

qui n'est pas statique ;
au sein de laquelle existent des échanges intérieurs et extérieurs constants ;
qui embrasse et appuie l'innovation ;
qui bâtit sur ses traditions diverses et les adapte.

Une culture nourricière qui :

est généreuse et indulgente, et au sein de laquelle le soin et le bien-être sont des valeurs et des activités précieuses ;
sait que nous sommes tou-te-s responsables de l'état de santé et du bonheur des uns et des autres.

Une culture équipée au sein de laquelle :

l'accès public aux moyens d'expression est répandu, des facilitateur-riche-s compétent-e-s aux studios de production (de toutes formes) ; des médias de diffusion (galeries, lieux de rencontre, radio et télévision, internet) aux temps de promotion ;
l'espace public, physique comme conceptuel, est abondant et chaleureux.
Des espaces dans lesquels et à travers lesquels les citoyen-ne-s peuvent faire part prodigieusement de leurs visions d'un avenir collectif.

Une culture à la conscience historique avec :

des connexions dynamiques et créatives à ses histoires et héritages multiples : « Savoir d'où nous venons nous aide à découvrir où nous souhaitons nous rendre. Notre mémoire sociale et nos fonds de connaissance et de compréhension sont des éléments essentiels à notre sentiment d'appartenance. Sans le sens de notre passé, nous sommes à la dérive, dans un présent sans fin. » (The Fourth Pillar)

Une culture bienfaisante qui :

respecte les droits des nouvelles générations à découvrir leurs propres voies.

Chaque nouvelle génération, par nécessité, réinvente la roue. Les personnes d'âge mûr auront beau exhorter les jeunes gens à éviter les écueils de leurs ancêtres, à reconnaître les antécédents de leurs entreprises, ce sont des conseils que les jeunes ne veulent pas entendre et ils et elles n'en ont d'ailleurs peut-être pas besoin.

Il est sans doute vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, mais difficile d'imaginer sermon plus inhibant. Oui, peut-être que tous les chemins ont été foulés, toutes les montagnes gravies, mais pour ceux et celles qui entreprennent ces voyages pour la première fois, une carte est la dernière des choses dont ils et elles ont besoin.

Ils et elles ont besoin de contempler ce qui les entoure avec un regard neuf, pas de se plonger dans un guide poussiéreux. Après tout, nous qui sommes déjà passé-e-s par là n'avons pas exactement accompli l'utopie. Les esprits neufs inventeront de nouvelles solutions.

Une culture bien menée qui :

fait preuve d'un leadership qui reconnaît et agit en conséquence dans l'esprit de service plutôt que dans celui d'autorité ;

respecte mais ne s'en remet pas à son leadership ;

fait preuve d'un leadership qui n'implique pas de supériorité ni de pouvoir du leader mais qui reconnaît que nous sommes tous créatif-ve-s, intelligent-e-s et que nous avons tou-te-s la capacité de nous joindre aux prises de décisions ;

fait preuve d'un leadership qui encourage les plus timides et les traumatisé-e-s du discours à faire entendre leur voix, qui reconnaît les marginalisé-e-s, qui démocratise le pouvoir, qui facilite la collaboration.

Une culture qui regarde vers l'extérieur qui:

à confiance en sa propre santé, et qui a à passion de découvrir à la fois les différences et les similitudes de la multiplicité des cultures et des manières de vivre environnantes.

Ne pas oublier ces attributs lorsqu'on envisage des actions qui affecteront l'avenir serait un pas significatif vers la production de plans dont la mise en œuvre a de bonnes chances de réussir, et qui contribueront non seulement au développement durable mais aussi à l'inclusion, au bien-être et à l'engagement.

Après tout, il me semble évident qu'aucune initiative n'a la moindre chance d'être efficace À MOINS que ne soient pris en compte les croyances et les comportements (c'est-à-dire la culture) de ceux et celles qui seront touchés par ces actions.

Et, pour conclure, la connexion entre culture et développement durable est véritablement très simple :

Pour survivre, l'humanité doit changer son comportement.



PRIX INTERNATIONAL "CGLU - VILLE DE MEXICO - CULTURE 21"

Le « Prix international CGLU – Ville de MEXICO – Culture 21 » a pour objectif de récompenser les leaders – villes et personnes – qui se sont distingués par leur contribution à la culture en tant que dimension du développement durable. Les 19 et 20 mai 2016, le Jury, composé de Eduardo Vázquez Martín, María Victoria Alcaraz, Emmanuel Kouéla, Leônidas de Oliveira, et Farida Shaheed a tenu sa dernière réunion afin de délibérer sur la désignation d'une ville parmi les 83 candidates et d'une personnalité gagnantes. Le Prix « personnalité » a été attribué ex-aequo à Jon Hawkes et à Silvia Rivera Cusicanqui. La cérémonie de remise du Prix a eu lieu dans la Ville de Mexico (Mexique) le 27 novembre 2016.

WWW.PRIX.AGENDA21CULTURE.NET